

postes du général Taboada, qui ne s'aperçurent de rien et vint occuper les crêtes mêmes du Cerro Borrego.

Vers 10 heures du soir, le colonel L'Hériller, ayant été prévenu qu'on entendait du bruit sur la montagne, donna immédiatement l'ordre à l'une des compagnies placées au poste de la Angostura de gravir la hauteur et de s'efforcer d'en prendre possession avant l'ennemi. A minuit, par une nuit fort obscure, la compagnie du capitaine Detrie commença l'escalade de ces pentes, qui même dans le jour avaient paru d'un accès impossible; après des efforts inouïs, les hommes, le sac au dos, marchant l'un derrière l'autre et dans le plus grand silence, arrivèrent sur un premier palier du Cerro. L'obscurité était si grande, qu'on ne pouvait rien voir à trois pas de distance.

Quelques instants après, cette poignée de soldats recevait, à petite portée, une forte décharge de mousqueterie partant d'ennemis invisibles, cachés dans les broussailles, et dont on était loin de se croire si rapproché; heureusement personne ne fut blessé. Le capitaine Detrie fit immédiatement mettre les sacs à terre et entraîna résolument à la baïonnette les quelques hommes qui l'entouraient. Lorsque ceux qui marchaient les derniers l'eurent rejoint, il poussa plus vigoureusement l'ennemi devant lui, et pendant près d'une heure, il continua ainsi d'avancer pied à pied. Les trois obusiers de montagne de la division de Zacatecas furent successivement enlevés et précipités dans le ravin. Mais le capitaine Detrie s'aperçut bientôt que les forces qui lui étaient opposées allaient toujours grossissant; craignant que l'ennemi, venant à reconnaître la faiblesse de sa troupe, ne cherchât à l'envelopper, il arrêta ses hommes, les fit embusquer, et leur recommanda de rester en place, coûte que coûte, et sans tirer. Certain que le bruit de la mous-

queterie avait été entendu et qu'on avait dû envoyer à son secours, il attendit dans cette position pendant près d'une heure. En effet, une deuxième compagnie du 99^e (capitaine Leclère) vint le rejoindre à trois heures et demie du matin; les deux compagnies reprirent aussitôt l'offensive.

Les Mexicains, d'abord repoussés, reviennent deux fois à la charge et reçoivent les assaillants par un feu terrible. Mais c'est leur dernier effort; délogés de toutes parts, attaqués corps à corps, ils lâchent bientôt pied et se débattent. Les deux compagnies du 99^e s'étaient trouvées en présence de trois corps de la division de Zacatecas forts d'environ deux mille hommes (2,500 fantassins et 500 cavaliers étaient restés au pied de la montagne). Le capitaine Detrie avait eu son revolver broyé dans la main, ses vêtements criblés de balles; six hommes étaient tués, et vingt-huit blessés dont quatre officiers. Deux cent cinquante Mexicains étaient couchés sur le champ de bataille, morts ou grièvement blessés, parmi lesquels deux colonels et deux lieutenants-colonels; deux cents prisonniers, trois obusiers de montagne, un drapeau, trois fanions de bataillons, avaient été enlevés; toute la division Ortega, y compris les 3,000 hommes restés dans la plaine, était en fuite; tels furent les résultats de ce glorieux combat, livré par cent quarante soldats du 99^e de ligne.

Si l'on avait eu des informations exactes sur les forces qui occupaient le Cerro Borrego, on n'eût jamais tenté d'en déloger l'ennemi avec si peu de monde. Le succès dû à la vigueur véritablement exceptionnelle du capitaine Detrie fut seulement possible grâce à l'obscurité de la nuit, qui ne permettant pas à l'ennemi de voir à quelle faible troupe

il avait affaire, cacha d'autre part aux assaillants les dangers et les difficultés de l'entreprise. Si les Mexicains avaient réussi à conserver cette position, que le général de Lorencez n'avait pas cru devoir comprendre dans sa ligne de défense, il est douteux que l'armée française eût pu se maintenir dans Orizaba ⁽¹⁾.

Pendant cette même nuit, du 13 au 14, le général Zaragoza avait fait ouvrir une tranchée à 1200 mètres de la Garita de la Angostura, et l'avait fait armer de 22 pièces de canon. Le 14 juin, à 5 heures du matin, les Mexicains dirigèrent un feu très-vif sur la Garita et sur le rancho de Carrizal, qu'il fallut évacuer. La hauteur des épaulements de la défense n'était pas encore suffisante pour couvrir les pièces ; le général Douay fit pousser activement le travail tout en répondant au feu de l'ennemi ; en moins d'une heure il parvint avec des balles de coton à faire doubler la hauteur et l'épaisseur des parapets et à établir des masques pour couvrir les communications. A 10 heures du matin, le général en chef, voulant ménager ses munitions, fit suspendre le feu ; l'ennemi cessa le sien en même temps, et ne le reprit que dans le courant de la journée par salves et à de grands intervalles. Vers midi, les sapeurs du génie furent envoyés sur le Borrego pour en organiser la défense ; les trois obusiers que le capitaine Detrie avait fait précipiter sur les pentes de la montagne furent relevés et mis en batterie contre l'infanterie du général Zaragoza.

Cependant les Mexicains continuèrent très-régulièrement

(1) Le général de Lorencez comprit toute la portée du service que le capitaine Detrie avait rendu à l'armée ; bien que cet officier n'eût été nommé capitaine que depuis quelques jours, à la suite du combat de la Barranca-Seca, il demanda et obtint pour lui le grade de chef de bataillon.

(Rapport du général de Lorencez, 24 juin. — Rapport du général Ortega (sans date).

leurs travaux d'approche ; un deuxième boyau de tranchée fut amorcé au nord de la route et, de 5 à 6 heures du soir, les batteries ennemies reprirent le feu avec une grande vivacité, mais sans causer de dommages aux positions françaises. A 8 heures du soir, les défenseurs de la Garita commencèrent une ligne de contre-approche afin d'agrandir leur front de défense et de donner plus d'importance à leurs feux de mousqueterie ; l'ennemi inquiéta ce travail par quelques coups de canon qui ne firent aucun mal. On s'attendait à une attaque générale pour le lendemain, lorsque le général Zaragoza, ayant sans doute appris la déroute complète de la division de Zacatecas, fit retirer ses troupes pendant la nuit, et au point du jour la plaine se trouva libre.

La petite garnison d'Orizaba, forte de 2,800 hommes, s'était vue attaquée par 14,000 Mexicains. Cependant, bien que plus de 1200 projectiles eussent été lancés sur la ville dans la journée du 14 et dans la nuit suivante, on n'eut qu'un officier et un soldat tués et six blessés. Les Mexicains perdirent une quarantaine d'hommes tués ou blessés, parmi lesquels le général Tapia, grièvement blessé.

Le commandant Delsaux, de l'artillerie de marine, avait été enlevé le 13 juin par les avant-postes de l'ennemi ; il fut remis en liberté sur parole par le général Zaragoza, puis échangé contre un des officiers faits prisonniers à la Barranca-Seca. Le général mexicain renvoya aussi quelques jours après (28 juin) un officier du 1^{er} bataillon de chasseurs et douze soldats, tombés entre ses mains à l'attaque du 5 mai. Tous se louèrent des bons traitements dont ils avaient été l'objet. Il restait dans les hôpitaux de Puebla dix hommes blessés qui n'avaient pu être transportés. Le général de Lorencez reconnut les bons procédés des géné-

4862.

raux ennemis en faisant reconduire à Acultzingo vingt-sept officiers mexicains prisonniers, qu'il avait soustraits aux mauvais traitements des troupes de Marquez.

Contrairement aux appréhensions qu'on avait eues pendant quelque temps, l'armée ennemie ne renouvela pas son attaque contre Orizaba. Malheureusement l'opinion publique s'éloignait de plus en plus du programme proposé par le général Almonte et soutenu par les troupes françaises.

« Notre impopularité semble n'avoir fait que croître depuis l'insuccès des libéraux devant Orizaba, écrivait le général de Lorencez. Plus que jamais on doit se convaincre que nous n'avons ici personne pour nous.

« Le parti modéré n'existe pas, le parti réactionnaire est réduit à rien, et il est odieux. Les libéraux se sont partagé les biens du clergé, et ces biens constituaient la plus grande partie du Mexique. Il est facile de déduire de ce fait le grand nombre de personnes intéressées à ce que le parti clérical ne se relève pas.... Personne ici ne veut de la monarchie, pas même les réactionnaires. Les Mexicains sont tous infatués des idées libérales dans ce qu'elles comportent de plus étroit. Ils seront absorbés par les Américains et ils accepteront cette destinée comme bien préférable à la monarchie. »

Quelques jours après, le général de Lorencez ⁽¹⁾ écrivait encore :

« J'ai toujours le regret de ne pas rencontrer un seul partisan de la monarchie au Mexique ; j'espère me tromper, et je crois que par une occupation française de plusieurs années, on pourrait y arriver ; mais il eût fallu bien se garder de l'annoncer à l'avance et d'avoir un Almonte, qui du fond de nos bagages se déclarât le chef suprême de la nation mexicaine.... Aurait-on réussi sans cette lourde maladresse ? Je l'ignore, mais je suis sûr que rien ne sera possible au Mexique avec Almonte et M. S. »

Comme nous l'avons dit, le général Almonte avait pris

(1) Le général de Lorencez au ministre, 22 juillet.

le titre de « *chef suprême intérimaire de la nation* », et organisé un ministère ; mais l'argent étant rare dans les caisses de son gouvernement, il avait décrété un emprunt forcé de 850,000 piastres qui n'avait produit que le tiers de cette somme. Afin d'en obtenir le complément et dans l'espoir de diminuer les embarras causés par l'absence presque totale du numéraire, il avait ordonné l'émission de 500,000 piastres de billets avec cours forcé. La confiscation des marchandises devait punir les négociants qui refuseraient d'accepter ce papier-monnaie, en garantie duquel aucune stipulation n'était faite et aucun mode de remboursement indiqué. En contradiction avec lui-même, le décret portait que les billets nationaux ne seraient admis dans les caisses publiques que pour moitié des versements à effectuer, l'autre moitié devant être payée en numéraire. Ces mesures financières n'étaient certes pas de nature à favoriser les transactions commerciales ni à ramener les esprits, déjà disposés à s'écarter de l'intervention française. Elles ne devaient avoir d'autres conséquences que de rendre plus difficile encore le ravitaillement de l'armée à Orizaba, et d'augmenter la défiance des habitants ⁽¹⁾.

Jusqu'alors il n'était arrivé de Vera-Cruz que les deux petits convois amenés par le général Douay et par un détachement du général Galvez. L'armée ennemie interceptait tous les arrivages des plateaux. On comptait sur les voitures que le général Marquez avait eu la mission de conduire à la Tejeria, et qu'il devait ramener chargées de vivres ; mais ayant appris l'attaque dirigée contre Orizaba, craignant, du reste, de se voir abandonné de ses troupes, s'il essayait de les maintenir plus longtemps dans la terre chaude, le géné-

(1) Le général de Lorencez au ministre, 24 juin, 22 juillet.

4862.
Mesures gouver-
nementales
du
général Almonte.

Marche
des convois
entre Orizaba et
Vera-Cruz.

ral Marquez n'avait pas voulu attendre le chargement de son convoi et avait immédiatement rétrogradé. Les approvisionnements du corps expéditionnaire se trouvèrent alors tellement restreints, qu'on se vit obligé de réduire les rations ⁽¹⁾. Les officiers reçurent à partir du mois de juillet un très-fort supplément de solde ⁽²⁾ qui leur permit de vivre sans trop de privations ; mais celle de la troupe ne fut pas modifiée, et le soldat souffrait. Il fallait, à tout prix, faire venir des denrées de Vera-Cruz.

Le général Marquez avait déclaré au général de Lorencez que si l'on renvoyait ses troupes dans la terre chaude, la crainte du vomito les ferait désertir en masse ; toutefois il avait offert d'aller occuper Cordova, pendant que la garnison française de cette ville escorterait les convois jusqu'à la côte. N'ayant pas le choix des moyens, le général en chef accepta cette combinaison, mais il adjoignit le bataillon de marins à la division Marquez, dans laquelle il n'avait que médiocre confiance. Le colonel Hennique fut donc chargé de conduire à la Tejeria un convoi d'une centaine de voitures vides ; arrivé le 3 juillet, il en repartit le 5 avec 180 chariots de vivres. Ces lourdes voitures, seuls moyens de transports que l'intendance avait pu se procurer, s'enfonçaient dans le sol spongieux, transformé par les pluies en véritable marais. Elles n'avançaient qu'au prix d'efforts inouïs, en doublant, triplant, et même quadru-

(1) A partir du 25 juin, la ration de pain fut fixée à 500 grammes ; celle de viande fut élevée à 400 grammes. On distribuait du vin tous les deux jours.

(2) Ordre général n° 109 bis, du 30 juin 1862. — Le supplément de solde était de 12 fr. par jour pour les officiers supérieurs ; de 9 fr. pour les officiers subalternes. A Vera-Cruz, ces suppléments furent portés à 12 et à 18 fr. La solde des officiers de marine débarqués avait servi de base à ces allocations, que le département de la marine avait déjà données aux officiers de la colonne de l'amiral Jurien.

plant les attelages. Il arrivait souvent que dans un jour on pouvait à peine faire une lieue, les hommes de l'escorte restaient parfois dix-huit heures sans trouver un endroit sec où il leur fût possible de prendre un peu de repos ; il fallait en outre surveiller de très-près les arrieros, on craignait, à chaque instant, de les voir désertir avec leurs mules ⁽¹⁾, et une troupe ennemie forte de 3,000 hommes avec huit canons se disposait, disait-on, à barrer à la Soledad le passage du Rio Jamapa ; enfin un bataillon du 99^e envoyé d'Orizaba à la rencontre du courrier arriva heureusement assez tôt pour empêcher les guérillas de faire sauter le pont ; le colonel Hennique, qui avait mis quatre jours pour faire 32 kilomètres, atteignit la Soledad le 9 juillet.

Cependant, à Orizaba, la famine devenait chaque heure plus menaçante ; on dut s'arrêter à une résolution extrême ; malgré l'insécurité de la route, un des fonctionnaires de l'intendance partit avec tous les mulets de bât disponibles (c'est-à-dire 180 animaux conduits par 125 soldats du train), pour aller au-devant des voitures et rapporter de la farine. Ce détachement passa sans être attaqué ; il trouva le convoi à quelques lieues seulement de la Soledad, prit son chargement et rétrograda aussitôt sur Orizaba, où les voitures arrivèrent le 21 juillet, seize jours après leur départ de la Tejeria. Les besoins de l'escorte ayant absorbé une grande partie des vivres dont elles étaient chargées, c'est à peine si elles apportaient à la garnison un approvisionnement de vingt jours. Le général de

(1) L'intendance avait à sa disposition environ 260 chariots du pays, payés 60 fr. par jour, employés ou non. Les efforts pour se procurer des bêtes de somme avaient échoué devant l'hostilité des populations mexicaines.

M. le sous-intendant Raoul ayant été tué le 5 mai, les services administratifs furent dirigés, pendant cette période difficile, par M. Gaffiot, adjoint à l'intendance, secondé par M. Vuillaume, adjoint de 2^e classe.